

# A bâtons rompus avec Charles Menge

**MONTORGE.** – La maison est fort jolie, toute blanche, avec des pins pour la garder et une vue plongeante sur la capitale, dont les avenues forment des figures géométriques.

« Entrez ! », crie quelqu'un de l'intérieur.

A peine avons-nous obtempéré qu'un singulier personnage, masqué par la pénombre du vestibule, déverse un flot de considérations très... éparées.

« Bonjour ! Bonne année, au fait ! En ce moment, j'écris ! J'écris, j'écris, j'écris ! Sur le communisme ! des pleins cahiers ! Je vais vous montrer ! Par ici ! »

Dans l'atelier de Charles Menge, on chercherait en vain quelque endroit où s'asseoir. Les pots de peinture envahissent une des tables. L'autre supporte une toile gigantesque, laquelle masque un petit banc de bois. Contre une des parois, les ouvrages sur l'art cohabitent, harmonieusement, semble-t-il, avec des essais sur la politique, l'économie, la sociologie. A même le sol, on a empilé en vrac des disques de musique classique.

Lancé sur son sujet favori du moment, le maître de céans ne s'interrompt que pour éclater de rire, d'une manière subite et sonore. La Pologne, le militaire, le rationnement alimentaire, le marché noir, le parti, l'idéologie, la misère économique, la privation de liberté, tout y passe. Extrêmement bien documenté, Menge s'enflamme dans sa diatribe, et sa fougue le transporte d'une extrémité de la

pièce à l'autre, tandis qu'il ponctue chaque élément du discours par un « C'est hallucinant ! » Entre deux attaques, il explicite sa position, celle d'un artiste qui refuse de se retrancher dans une tour d'ivoire, et qui veut, au contraire, se mettre à l'écoute du monde.

« Communisme, socialisme, altruisme, euphémisme, y en a marre des « isme ». Ce qu'on veut, c'est du social ! », s'exclame-t-il à un moment donné, après avoir dévié sur la situation en terre occidentale. Néanmoins, face à la question « Que faire, comment faire ? », qu'il ne manque pas de se poser, il se retrouve complètement désarmé.

La peinture, vraisemblablement, ne résout pas ce genre d'interrogations. Certaines toiles traduisent cependant vertement les opinions politiques de l'artiste. Telle cette œuvre, récemment exposée à Bâle, où les Staline, les Lénine et leurs suppôts sont précipités dans les feux de l'enfer. C'est un Menge effectivement insolite que l'on rencontre en furetant dans sa collection. On assiste, par exemple, à l'enterrement d'une armada de diables cornus et poilus. Ou bien on suit quelque autre cortège funèbre, avec ses différentes phases : l'arrivée au cimetière en fanfare,

puis la mise en terre, puis le départ des vivants, le trombone sous le bras... L'artiste explique, commente, avec une volubilité sarcastique.

Et voici que la lumière revient, avec ces paysages valaisans que Menge affectionne, tout en finesse, tout en nuance. Des scènes de village, rehaussées par les robes et les fichus des femmes (« une merveille que ces fichus ! A propos, les femmes en Roumanie en portent aussi, vous savez ! »), des bourgs enneigés, silencieux en dépit d'une bataille de boules de neige serré entre deux camps de garnements, ou encore un bord de rivière, une mesure essulée, là où sévit aujourd'hui la civilisation. Car Menge ne travaille qu'en atelier, sur la base de quelques croquis, aidé essentiellement par sa mémoire, laquelle fait resurgir parfois des tableaux anciens, presque oubliés...

De vraies merveilles que ces petits formats, encadrés vaillamment par des bouts de carton assemblés avec du scotch. Curieusement, Menge vient de découvrir l'attrait des grandes œuvres, avec les problèmes de composition et de contrastes qu'elles impliquent. Mais cela prend du temps, des semaines, des mois. Et du temps, il n'en a pas, quand, submergé



d'émotions, il se hâte de fixer ses impressions avec le pinceau, de peur de ne plus se souvenir...

Et l'on se demande comment un seul homme peut allier tout cela : énergie débordante et tendresse, chaos bouillonnant et précision, bohème et volonté de travail, simplicité et complexité. Peut-être dévoile-t-il lui-même une part de l'énigme, lorsqu'il affirme que l'artiste, c'est avant tout un artisan.

Fabienne Luisier

